

Souvenirs de la guerre et de la Résistance, d'après Colette Marguier

Née en 1930, Colette Marguier a vécu la seconde guerre mondiale à Plainoiseau. Sa famille ayant été très investie dans la Résistance, elle a connu de nombreuses péripéties dont elle a fait part aux enfants de l'école, ainsi que dans un DVD réalisé par l'Association Départementale de la Résistance. Mais la mémoire de Madame Marguier n'avait encore pas tout dit...

Quand la guerre a éclaté mon frère aîné, André, venait de s'engager dans l'armée à l'âge de 19 ans. Le 10 mai 1940, jour de mes 10 ans, lorsque les Allemands ont attaqué la ligne Maginot, il a été fait prisonnier. Durant sa captivité, il a retrouvé un jeune Allemand qu'il avait connu lorsque nous habitions en Lorraine, un copain d'école de Metz qui l'a aidé à s'évader. André est revenu à la maison à pied depuis le Haut Koenigsbourg (300 km), en mettant plusieurs mois. Pour subsister il se faisait embaucher de ferme en ferme, nous étions sans nouvelles de lui : nous pensions qu'il était mort.

De retour à Lons, il a réintégré le 151^{ème} Régiment et a épousé une jeune fille qu'il avait rencontrée à Valdahon (25). C'était en 1943, pendant la guerre ! Son beau-père tenait un restaurant-terrasse-hôtel à Valdahon où a eu lieu son mariage, à l'entrée du camp occupé par les Allemands à cette époque... Un mariage à la barbe des Allemands, c'était presque de la provocation ! Il a fallu que l'on passe la ligne de démarcation car nous, dans le Jura, nous étions en zone libre.

Plus tard, ma belle-sœur s'est trouvée enceinte et quand la petite est venue au monde, c'était la nuit, ils n'ont pas pu aller chercher la sage-femme à cause du couvre-feu. La petite, qu'ils avaient prévu de prénommer Marie-France, est morte à la naissance. Par la suite, ils ont eu quatre garçons mais pas de petite fille.... Mon frère André est parti pour la guerre en Indochine, puis en Algérie....

J'ai toujours vécu dans cette ambiance militaire. A l'armée, mon papa jouait du clairon. Gamine, j'en ai fait des tours de table à la cuisine en défilant au son du clairon !

La Résistance

Mon deuxième frère Marcel faisait partie du Maquis : il a rejoint le camp situé dans les bois au dessus de Jonay et y est resté jusqu'à la fin de la guerre. A la maison, nous avons eu l'occasion de faire pas mal de rencontres et d'héberger des maquisards de renommée : il fallait bien qu'ils aillent quelque part. Par exemple, Valentin Labeille, un illustre résistant et haut fonctionnaire, compagnon de la Libération qui était vraiment un nom bien connu dans les hautes sphères du Maquis. Je verrai toujours son regard lorsqu'on lui a présenté sa chambre au rez-de-chaussée et qu'il a vu les barreaux à la fenêtre : « Oui, mais... si je dois me sauver ?! ». Le lendemain matin, à 6h il était parti.

Je me souviens aussi d'un dénommé Guillaume arrivé par l'intermédiaire du beau-père de mon frère. Mon frère aîné André qui était chef du maquis à Levier (25). Ce Guillaume avait une jambe de bois et il venait souvent voir Maman et Monsieur Panouillot, l'instituteur. On ne s'en mêlait pas, bien entendu.

André Panouillot, instituteur à Plainoiseau a beaucoup oeuvré pour la Résistance. Il était proche de nous. Tous les matins, quand on arrivait à l'école, les autorités en place nous obligeaient à chanter « Maréchal, nous voilà ! ». Mais l'instituteur nous faisait ensuite entonner

« Le Régiment de Sambre et Meuse »¹ ! On a eu de la chance que les gamins ne parlent pas... Un jour il a dû s'enfuir en pleine classe. Il nous a dit : « Je pars, vous ne bougez pas ! ». Et on est resté là... sa femme, institutrice aussi dans la même école, était venu s'occuper de nous. Quelque temps plus tard, elle a été emmenée à Lons et a été torturée pour qu'elle parle. Lorsqu'ils l'ont emmenée, la plus jeune des filles Panouillot, Ginette qui était de mon âge, a été hébergée chez Claude Plathey (maquisard, lui aussi).

C'est alors que la Royal Air Force a fait ses parachutages en France, il y en a eu à la Fontaine au Loup, entre Plainoiseau et le Pin. Mon frère faisait partie des équipes au sol. Ils ont été dénoncés par un habitant du Pin : ils ont eu chaud et sont passés à travers les gouttes, par la suite les opérations se sont déplacées dans les plaines de Villevieux et de Bletterans. S'ils n'avaient pas été dénoncés, il se peut que l'histoire en aurait été changée et peut-être que le couple Aubrac aurait pu être hébergé à Plainoiseau.

J'avais 13 ans. J'allais en vélo au moulin de Tortelet pour chercher de la semoule. Le patron faisait parti de la résistance. Un jour, alors que j'y étais, voilà que s'amène le contrôle car tout était réquisitionné. Pour que je ne me fasse pas prendre, Monsieur Guillerminet qui travaillait là-bas me dit : « Enfile-toi là et attends que je vienne te chercher. » Je m'étais cachée dans les cabinets. J'y suis restée jusqu'à la nuit avec mon sac de semoule, à attendre. C'était peut-être bien 9h du soir quand il m'a ramené avec sa camionnette sur laquelle il avait chargé mon vélo. Ma maman se faisait un sang d'encre, elle se faisait du souci. Dans les jours qui ont suivi, les Allemands se sont installés au moulin, des combats s'en sont suivis avec les résistants, le patron Monsieur

Pont, sa femme et un ami Monsieur Rousselot ont été tués, les Allemands ont brûlé le moulin.

On était quand même une bonne équipe à se serrer les coudes. Mon papa, lorsque j'étais gamine, nous avait dit : « Si on vous pose des questions, si on vous demande quelque chose, vous ne savez rien ! » On n'était pas comme les gamins d'aujourd'hui : quand on nous disait quelque chose, on assumait et il n'aurait pas fallu faire autrement.

Les Allemands

Ce n'était pas facile avec les dénonciations. Un lundi matin, les Allemands sont arrivés dans notre cour : ils passaient bien tous les débuts de semaine devant chez nous mais cette fois-ci, ils se sont arrêtés. Mon frère venait de partir au camp du maquis et avait laissé sa combinaison de travail près du lit. Maman était toute seule. Un Allemand est monté à l'étage avec son fusil qu'il a buté dans les escaliers. Il a lancé : « terrorist ? » à ma maman. En arrivant dans la chambre, il montre la combinaison et dit : « Et ça ? ». Elle ne s'est pas démontée et lui a répondu que c'était son fils de seize ans qui était parti au travail. Il avait vingt ans à ce moment-là... Lorsqu'il est redescendu, il a mis en joue notre chien, notre Mousse, qui était dans la cour et qui grognait : il avait bien senti que ce n'était pas un gars qui nous voulait du bien. Quand je suis rentrée, ma maman était blême.

A la libération, quand les Allemands sont partis en catastrophe de Lons, ils sont passés par la route. Avec ma cousine, on les regardait à travers les volets depuis chez elle. Comme ils partaient vite, ils volaient les vélos dans les maisons pour pouvoir s'échapper. Tout d'un coup, l'un d'entre eux avec son vélo et son fusil s'est entravé entre le poteau électrique et les dalles de la clôture. Il était coincé ! Et nous on riait comme deux biquettes : on ne se rendait pas compte de la situation !

Une autre fois, alors que l'on était allées cacher le tissu de nos clientes dans le jardin, ils nous ont vu, tant et si bien que quand on est rentrées, ils nous ont tiré dessus. Il doit toujours y avoir des éraflures sur le mur : ils avaient tiré juste au-dessus de nos têtes pour nous faire peur, autrement, ils nous auraient tuées. Ce devait être de « bons Allemands ».

¹ Chant de la Résistance

Quand mon papa est décédé, ma maman m'a dit : « Faut aller chercher ta tante. » C'était 3h du matin ; c'est ce que j'ai fait et ma cousine est revenue avec moi. Mais en arrivant vers le chêne de la Liberté, on entend les Allemands qui faisaient la ronde, qui descendaient la route. On était calées toutes les deux l'une contre l'autre, et à mesure qu'ils passaient, on a tourné autour du chêne. Quel effroi ! Ils sont passés tout droit... Vous savez, le bruit des bottes, quand je l'entends à la télévision, vous ne pouvez pas savoir l'effet que ça me fait. C'est des trucs que l'on n'oublie pas, des anecdotes qui vous marquent à vie.

Les Américains

Je me rappelle aussi de l'arrivée des Américains. On était, ma cousine Gaby et moi, comme deux sœurs mais qu'est-ce qu'on était culottées ! Ce n'est pas possible, quand j'y pense... On avait entendu au poste que ça avait débarqué, parce qu'il y avait quand même le poste chez mon grand-père et ma tante, alors on s'est dit, on va aller en vélo jusqu'à Lons. Quand on est arrivées, ça faisait un bazar ! On a dit, faut vite rentrer. On est revenues à Plainoiseau et on est arrivées avant la jeep des Américains qui s'est arrêtée devant la Fruitière. Quand il a vu les Américains, mon oncle Firmin qui avait une cave de bon vin de l'Etoile, s'est ramené avec son grand tablier bleu rempli de bouteilles. On a bu avec les Américains ! Je regrette de ne pas avoir pris de photos car papa avait un appareil. Tout à coup, ils ont entendu au loin le son du canon, il fallait partir de toute urgence. Ils sont partis avec les bouteilles mais ils avaient déjà bien bu !

Peu après, les Américains ont installé un camp juste derrière la maison, le long du ruisseau, c'était un hôpital de campagne. Alors on voyait, malheureusement, les ambulances aller et venir. Les soldats nous disaient bonjour en passant. Un jour, ma cousine Suzanne a vu l'un d'entre eux s'amener avec du papier wc et lui dire : « Vous, délicate ». On ne connaissait pas le papier wc... ils nous ont fait découvrir le maïs en boîte et les chewing-gums, ils offraient ce qu'ils avaient. Ils sont restés un bon moment... Et lorsque les soldats appelaient ma cousine « Suzanna ! », ma tante lui demandait : « Qu'est-ce qu'ils te veulent ? Et comment ils connaissent ton prénom !?... » On rigolait ! On a passé des bons moments aussi.

Des enfants et familles sauvés

Comme on avait peu de moyens, maman a pris des enfants à garder pendant la guerre, des petits parisiens dont les parents avaient peur des bombardements : ça s'est fait par connaissance, par l'un de ses cousins qui habitait Lons. Il y en avait chez ma tante Ernestine aussi. On a eu des petits lyonnais également. Nous, on avait Jean-Claude avec qui je correspond toujours et qui est maintenant en Bretagne.

On a eu des Juifs après, les petites Lévy. Je me suis toujours demandé sous quel nom Monsieur Panouillot les avaient inscrites à l'école... Je ne me souviens plus comment on les appelait, mais tout ce que je sais, c'est que les parents Lévy sont venus les voir pour Noël, c'était la première fois que j'ai voyais des guirlandes de Noël ! Ils avaient apporté tout ce qu'il fallait pour faire le sapin. Et puis un jour, à la fin de la guerre, ils sont venus les chercher : les filles sont parties, et je ne sais pas ce qu'elles sont devenues. Nous n'avons plus eu de nouvelles.

On devait être une des seules familles à avoir accueilli des enfants Juifs au village mais comme c'était par connaissance, maman n'a jamais été mise à l'honneur pour ça. Une famille Grumbach habitait dans la maison occupée actuellement par M. et Mme Grand. Ils avaient été dénoncés et les Allemands sont venus. Mais l'annonce de leur visite avait filtré par le biais de Marie Daumart, qui était dans la résistance et de mêche avec l'instituteur. Marie Daumart, meunière de Nevy donnait de la farine aux Allemands qui n'avaient pas trop à manger non plus, et elle arrivait par ce biais à obtenir quelques informations : « On doit aller faire une sortie sur Plainoiseau. Il paraît qu'il y a une famille de juifs là-bas... » lui avait dit le gradé Hermann. Du coup, les Grumbach se sont sauvés. Je ne sais pas où, peut-être au bois parce qu'il y avait

toute une organisation au maquis. Il m'est arrivé d'y porter du ravitaillement avec Fernande Gelion. Quand j'arrivais à l'entrée du bois, elle me disait : « Tu restes là maintenant » et elle continuait seule son chemin vers les maquisards.

Voilà mes anecdotes. Vous ferez votre petit tri mais forcément, il y a des choses qui reviennent en tête, d'autres un peu moins mais il est sûr qu'on n'oublie pas les coups durs...

Témoignage de Colette Marguier

Plainoiseau

24 mai 2023